



## Journal de la Société des Océanistes

124 | Année 2007-1  
Hertz Revisité (1907-2007)

---

### Steven Hooper, *Pacific Encounters. Art & Divinity in Polynesia 1760-1860*

London, The British Museum Press, 2006

Gilles Bounoure

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/841>

ISSN : 1760-7256

#### Éditeur

Société des océanistes

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 143-144

ISBN : 978-2-85430-010-9

ISSN : 0300-953x

#### Référence électronique

Gilles Bounoure, « Steven Hooper, *Pacific Encounters. Art & Divinity in Polynesia 1760-1860* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 124 | Année 2007-1, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/841>

---

pour qu'on se contente de rappeler leur apport principal, d'une part la mise en évidence du caractère proprement asocial de la sexualité à Samoa qui a conduit Margaret Mead à y voir une forme de liberté qui n'était vraiment pas là, d'autre part les conséquences de cette catégorisation qui ramène l'acte sexuel à un rapport de force, heureusement plus souvent métaphorique que pratique, entre hommes et femmes. On notera toutefois que le livre précédent ne donnait pas encore l'ethnographie détaillée des représentations de la sexualité par les Samoans, ni une vue historique des rapports de sexe, qu'on trouve ici. S'y ajoute par ailleurs une étude historique détaillée des cérémonies de mariage, des conceptions de la personne et de l'importance particulière, sur ce plan, du sang féminin. On notera enfin au passage les très intéressants développements sur l'homosexualité samoane et ses différences inévitables dans un tel contexte idéologique avec l'homosexualité de type occidental.

La conclusion de l'ouvrage (chap. 10) confronte tout d'abord rapidement certains textes ethnologiques sur Samoa, ceux de Mead et Freeman encore, mais aussi celui de Bradd Shore sur un meurtre célèbre, aux réactions (de honte et d'humiliation) que leur lecture a entraînées à Samoa même pour ensuite tenter de poser les jalons d'une méthode permettant de sortir des malentendus et de jeter les bases d'un réel dialogue anthropologique. Elle ouvre aussi un dialogue sur la question de la violence dans différents contextes, et montre, au travers de l'observation ethnographique, mais aussi de la littérature samoane moderne, toute la prégnance des représentations qui relient à Samoa la sexualité et la mort.

La fin du livre est réservée au commentaire d'un tableau encore provisoire des valeurs identitaires samoanes et de la hiérarchie qu'elles informent, tableau résultant de la démarche dialogique mis en œuvre tout au long de l'ouvrage. Celle-ci, nous dit l'auteur, plus satisfaisante au plan éthique que le classique terrain ethnographique, coïncé entre regard distancié et observation participante, se révèle aussi scientifiquement avantageuse. À deux conditions cependant : « définir le progrès scientifique de la connaissance anthropologique non comme une question de "vérité", mais plus humblement comme la tentative de laisser chaque fois un peu moins de faits inexplicables » ; « placer cette explication dans le type de partenariat » suggéré tout au long du livre, « du moins quand l'objet d'étude concerne les valeurs qui sous-tendent les représentations », car expliquer plus de choses, c'est aussi expliquer ce que l'autre pense des questions qu'on lui adresse » (p. 494). Enfin la postface est un « envoi aux anthropologues » pour les amener à sortir des débats qui les opposent (essentialisme contre déconstructivisme ou scientisme poppérien) dans le milieu confiné qui est le leur et oser le dialogue avec l'autre. Des questions cruciales sur les rapports entre histoire et anthropologie y sont soulevées, en référence aux critiques déjà posées par Nicholas Thomas, mais aussi en se démarquant des attaques plus récentes qu'Alban Bensa conduit contre l'idée même de culture.

Pour conclure, je dirai seulement que je ne sais si le livre de Serge Tcherkésoff sera lu par la profession, mais elle le devrait assurément, car je crois qu'elle y gagnerait et, avec elle, tous ceux pour qui l'idée de construire une science de l'homme en sociétés n'est pas encore une vieille lune.

Patrice GODIN,  
Koné (Nouvelle-Calédonie)

Steven HOOPER, 2006. *Pacific Encounters. Art & Divinity in Polynesia 1760-1860*, London, The British Museum Press, 288 p., 37 illustrations dans le texte, 268 objets photographiés en couleur, cartes, bibliographie, index.

La discipline où excelle Steven Hooper, l'étude et la description historico-scientifiques des objets ethnographiques, a été longtemps négligée en France (notamment faute d'expositions). Les mérites de cet ouvrage, à la fois livre d'art et essai historique, pourraient ainsi échapper aux lecteurs de ce pays, plus attentifs aux progrès de « l'anthropologie sociale » qu'à ceux d'une discipline de tradition principalement anglo-saxonne et germanique. Il suffit pourtant de mentionner les travaux classiques d'Adrienne L. Kaeppler sur les collectes de Cook et de ses compagnons (le plus célèbre étant *Artificial Curiosities*, édité à l'occasion de l'exposition de 1978 à Honolulu) pour suggérer ce que doivent les études océaniques à cette mise en perspective historique des objets ethnographiques conservés dans les collections occidentales. Moins circonscrite que celle d'Adrienne L. Kaeppler, et sans doute moins aisée à ce titre, l'entreprise de Steven Hooper poursuit une ambition similaire, rassembler le meilleur de ce qui en subsiste aujourd'hui pour observer les évolutions et les permanences des arts polynésiens dans le premier siècle de contacts réguliers avec les Blancs.

Sous son premier nom de Steven Phelps, il s'était fait connaître par un exploit, la rédaction du catalogue raisonné des collections ethnographiques de son grand-père, James Hooper, avant leur dispersion en vente publique. Cette somme documentaire, *Art and Artefacts of the Pacific, Africa and the Americas, The James Hooper Collection* (Londres, 1976, 490 p., près de 2 000 objets décrits), est aujourd'hui recherchée au plus haut prix par les institutions ou les professionnels du marché de l'art qui ne la possèdent pas. Plus récemment, Steven Hooper s'est signalé en relevant un autre défi, donner à la collection de Robert et Lisa Sainsbury, conservée dans leur donation à l'University of East Anglia de Norwich, mieux que le catalogue sommaire édité par le collectionneur lui-même pour l'exposition inaugurale de 1978, rendu rapidement obsolète par de nouvelles acquisitions et le progrès des connaissances. Devenu directeur de la recherche scientifique de la fondation Sainsbury, Steven Hooper a été le maître d'œuvre d'un catalogue monumental publié en 1997, et dont le deuxième des trois épais volumes est particulièrement précieux pour les développements qu'il y consacre aux objets du Pacifique.

Le présent ouvrage a été édité à l'occasion d'une trop brève exposition présentée du 20 mai au 13 août 2006, au Sainsbury Centre for Visual Arts de Norwich, rassemblant des pièces provenant de plus d'une vingtaine de musées britanniques et continentaux. Cette brièveté et les difficultés d'accès ont empêché beaucoup d'étrangers, dont le rédacteur de ces lignes, de profiter d'une réunion d'objets si exceptionnelle qu'on a peu de chances d'en revoir l'équivalent avant des décennies. Steven Hooper a consacré des années à préparer un événement dépendant de la réunion de circonstances minuscules, comme la réinstallation en cours des collections polynésiennes du British Museum, susceptibles dans un petit intervalle de temps d'être exposées ailleurs, sous certaines conditions. Ils s'est retrouvé dans la position des concepteurs d'engins d'exploration interplanétaire suspendus aux menus détails terrestres qui décident de la « fenêtre de tir », de la trajectoire du lanceur, et finalement de l'échec ou du succès de leur programme. « Steven a encore quelques espoirs pour son exposition », me disait-il y a deux ans une amie commune. Ces espoirs ne furent confirmés que peu de mois avant la date arrêtée pour cette manifestation, et il fallut alors travailler à toute vitesse, en poussant les feux.

Ce catalogue n'en est que plus remarquable de maîtrise, non dans l'improvisation puisque l'auteur est depuis plus d'un demi-siècle familier de ces objets qu'il a de longue date sélectionnés, mais dans la sûreté de connaissances immédiatement mobilisables, conditionnant la rapidité et la précision de ce que les « amateurs » nomment le « coup d'œil », ici joint au « coup de plume ». L'ouvrage défie la critique dans ses présentations d'ensemble comme dans le détail des notices. L'auteur est certainement de ceux qui ressentent, devant les vestiges artistiques des civilisations traditionnelles du Pacifique, une irrésistible séduction accompagnée d'interrogations auxquelles il faut bien répondre dès lors qu'on prétend en parler publiquement ou scientifiquement : que peut-on en dire de digne, de valable et d'incontestable ? Ce rapport moral aux objets ethnographiques, l'auteur doit à son expérience personnelle et familiale de l'avoir davantage exploré que beaucoup d'anthropologues et de gens de musées, et il manifeste un souci exceptionnel de se tenir au plus haut de l'échelle.

Les apports considérables de cet ouvrage se situent sur deux registres distincts. L'entreprise de Steven Hooper modifiera certainement le regard général porté à ces objets polynésiens recueillis durant ce premier siècle de contacts réguliers avec l'Occident, du fait de la « périodisation » qu'elle introduit, et qui peut s'appuyer sur le fait qu'avant la guerre de Sécession et la crise du coton américain à l'origine des premières plantations industrielles du Pacifique, le colonialisme occidental tendit surtout à l'établissement de protectorats politiques ou religieux. Pour l'art comme pour le reste, la guerre menée par les missionnaires contre les « divinités » locales joua souvent un rôle décisif, aux îles Cook comme aux Australes ou aux Gambier, exemples les plus patents d'éradication. Dans le cas de la Nouvelle-Zélande, un même souci de « périodisation » conduirait par exemple à examiner dans quelle

mesure les arts traditionnels maori ont subi les effets du traité de Waitangi (1840), et ceux d'une colonisation agricole plus précoce, avant l'éclatement, deux décennies plus tard, de la révolte de Wanganui. Pour l'ensemble de la Polynésie, Steven Hooper ouvre ainsi un chantier considérable.

Dans le détail, les objets reproduits, choisis pour leur qualité stylistique et leur représentativité, surprendront même les connaisseurs, qui trouveront quelques pièces connues, telles celles rapportées des circumnavigations de Cook, ici mieux photographiées que jamais, mais une majorité d'autres très rarement publiées ou même inédites. La lecture des notices pourtant très concises leur réserve aussi d'appréciables découvertes : c'est ainsi que décrivant (pp. 168-169) une petite « barque cousue », constituée d'un assemblage de quarante-cinq pièces de bois, collectée aux Tuamotu en 1767 par Wallis, Steven Hooper fait discrètement remarquer ce qu'aucun de ces prédécesseurs n'avait signalé, la présence sur la poupe d'un départ de jambes témoignant de l'existence ancienne d'une sculpture probablement anthropomorphe et faisant corps avec la pièce centrale de l'embarcation. L'observation est capitale pour les arts d'un archipel dont on ne connaissait jusqu'à présent aucun vestige de figuration humaine. Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres des apports de ce livre remarquable, que son succès justifié conduisait à rééditer quelques semaines après la clôture de l'exposition.

Gilles BOUNOURE

*Reisen ins Paradies. Die Erfurter Südsee-Sammlung im Spiegel der Kunst, herausgegeben von Marina Moritz und Kai Uwe Schierz*, 2005. Erfurt, Schriften des Museums für Thüringer Volkskunde 23, textes des éditeurs et de Marion Melk-Koch, Antje Hirschberger, Iris Höfer, Steffen Rassloff, 212 p., très nombreuses illustrations en noir et blanc et couleurs.

La capitale de la Thuringe, Erfurt, très ancienne ville saxonne où saint Boniface, l'évangéliste des Germains, fonda un évêché en 714, abrite depuis 1890 une collection d'objets océaniques (900 à l'origine, environ 600 aujourd'hui) légués à sa ville natale par un haut-fonctionnaire colonial, le Dr Wilhelm Knappe (1855-1910), successivement nommé vice-consul à Apia (1885-1887), commissaire impérial (c'est-à-dire gouverneur, le premier en date) des îles Marshall (1886-1887) puis consul aux Samoa (1888-1889), alors « plaque tournante » de ce qui allait devenir l'immense mais éphémère empire colonial allemand des mers du Sud, *die deutsche Südsee*. Sa carrière de diplomate le mènerait ensuite en Afrique du Sud, puis en Chine, pionnier toujours zélé de l'impérialisme allemand de l'époque, selon son biographe Steffen Rassloff.

Cette collection, complétée de photographies prises aux Marshall, fut exposée conformément aux clauses de cette donation dans un ancien hôpital transformé en musée, jusque dans les années 1930. Vinrent alors les années noires, qui le furent évidemment aussi pour